

2<sup>e</sup> principe. La vérité des promesses est plus intéressante qu'aucune autre; et par conséquent c'est dans les promesses que la vérité des Écritures est plus exacte.

3<sup>e</sup> principe. Les promesses faites à la piété, non seulement comme des récompenses, mais comme lui devant servir de preuves et de témoignages, ne peuvent être trop rigoureusement entendues, parce que c'est sur elles que l'homme de bien se fonde, et que c'est par rapport à elles qu'il doit examiner si sa vertu est sincère.

4<sup>e</sup> principe. Les Écritures ont toutes le même but et la même fin. On ne peut opposer les unes aux autres, parce qu'elles sont inspirées par le même Esprit. Et c'est une preuve qu'on les entend mal, quand on les fait tomber en contradiction.

5<sup>e</sup> principe. Dans tous les temps la véritable piété a été inséparable de l'amour de Dieu. Sa perfection a dépendu de la perfection de cet amour; et tout ce qui a été contraire à la pureté de cet amour a été contraire à la pureté de la religion et de la vertu.

6<sup>e</sup> principe. L'Écriture dans son tout ne commande que la charité et ne défend que la cupidité. Elle est donc incapable de substituer l'objet de la cupidité à celui de la charité; et beaucoup moins de donner le premier pour fin de l'autre.

7<sup>e</sup> principe. Ce n'est point sortir du sens littéral que de suivre le sens que le Saint-Esprit a en vue. Il n'y a même que ce sens qui soit littéral, si ce sens est unique.

8<sup>e</sup> principe. Le sens littéral est unique lorsqu'on ne peut conserver la vérité dans aucun autre.

9<sup>e</sup> principe. Ce n'est pas une règle sûre que de se contenter du sens qui frappe d'abord, surtout dans les prophètes, parce que les prophètes parlent avec obscurité, et qu'ils en avertissent très souvent.

10<sup>e</sup> principe. L'obscurité des prophètes est plus grande et plus affectée quand ils parlent des mystères de Jésus-Christ et de sa grâce, et des promesses des biens évangéliques, parce que c'étaient ceux que le corps du peuple juif désirait le moins, et dont il était par conséquent plus indigne.

11<sup>e</sup> principe. Afin que le peuple juif s'attachât aux prophéties et principalement aux psaumes, qui étaient dans la bouche de tout le monde, il était nécessaire qu'il crût qu'il en était le sujet ordinaire; qu'il y vit partout Jérusalem et le temple, qu'il y trouvât partout des promesses conformes en apparence à ses désirs.

12<sup>e</sup> principe. Ce serait ne tenir aux Écritures, que comme y tenait la Synagogue, si l'on n'y voyait que ce qu'elle y voyait. Plus elle se contentait de ce qui flattait les sens, moins on doit s'y arrêter. Autrement on se tromperait dans ce que les Écritures ont de plus grand et de plus sérieux, comme elle s'y est trompée.

#### RÈGLE VI.

Lorsqu'il y a dans l'Écriture des choses qui par le simple récit ne conviennent pas à notre faible raison,

ou à l'idée que nous avons des personnes qui les ont faites, c'est une marque qu'elles cachent quelque mystère.

Lorsqu'il y a dans l'Écriture des choses qui par le simple récit ne conviennent pas à notre faible raison, ou à l'idée que nous avons des personnes qui les ont faites, c'est une règle sûre qu'il y a sous l'écorce extérieure quelque mystère qu'il faut tâcher d'approfondir, ou du moins qu'il faut respecter, si l'on n'est pas assez heureux pour en découvrir le sens.

EXEMPLES. — 1<sup>o</sup> Abraham chasse de sa maison Agar et Ismaël.

Nous sommes touchés de voir Agar et Ismaël, son fils, chassés de la maison d'Abraham; et nous sommes choqués du peu de provisions qu'un homme aussi riche et aussi charitable que ce patriarche, donne à une mère exilée et à un fils déshérité, qu'il envoie périr de misère et de soif dans une solitude. Rien n'est plus étonnant que toutes ces circonstances. Pourquoi se hâter dès le matin de faire une action dont le simple projet l'avait affligé? Pourquoi se charger de ce qui paraissait odieux dans cette conduite, et n'en pas laisser le soin à Sara? Pourquoi donner si peu de chose à une mère et à un fils, qui était aussi le sien? Pourquoi mettre sur les épaules d'une mère si affligée une charge que la moindre bête, parmi tant d'autres qu'avait Abraham, aurait pu porter? Pourquoi l'envoyer sans guide sans dessein, sans consolation?

Tout cela est si visiblement contraire à l'humanité et à la justice d'Abraham, qu'on ne peut s'empêcher d'en être blessé, si l'on ne va au delà du récit, en apparence fort simple, qu'en fait l'Écriture.

Mais après que saint Paul a tiré le rideau qui en couvrait le mystère, on voit dans la diligence d'Abraham la sage précaution des apôtres de ne pas laisser de faux frères et des blasphémateurs avec des fidèles pleins de reconnaissance et d'amour pour Jésus-Christ. On voit dans la sévérité de ce patriarche celle de Dieu même, qui chasse de sa maison la Synagogue orgueilleuse avec ses enfants. La charge mise sur les épaules d'Agar marque son attachement insensé et infructueux à des observances légales qui la courbent vers la terre.

Le pain et l'eau donnés en si petite quantité sont une preuve qu'elle a quitté une maison abondante, et qu'elle est condamnée à mourir de faim et de soif, pour n'avoir point reçu celui qui est le pain de vie et la source éternelle d'une eau qui désaltère pour toujours. Elle et son fils, marchant dans le désert, sans guide, sans route, sans dessein, et s'y fatiguant inutilement, nous apprennent qu'en renouçant à l'évangile elle a perdu la lumière, la sagesse, l'espérance et le fruit de tous ses travaux. Rien n'est plus misérable que le Juif, ni plus désolé que la Judée. Le temple, le sacerdoce, Jérusalem, la royauté, le pays même, tout leur a été ôté.

Agar et Ismaël errent depuis longtemps autour d'une fontaine sans la voir. Jésus-Christ se montre aux Juifs dans toutes les Écritures; l'éclat de sa voix brille de toutes parts; ils sont au milieu de son empire, et leurs ténèbres le leur cachent encore. Ils sont par terre l'un et l'autre, de deux différents côtés, près de cette source, et meurent de soif. Il faut que Dieu envoie un ange, qui ouvre miraculeusement les yeux à Agar, pour lui faire apercevoir une fontaine si visible et si nécessaire. Dès qu'elle la voit, elle y désaltère son fils; et comme si c'était avoir tout trouvé, que d'avoir trouvé cette eau salubre, l'Écriture ajoute aussitôt qu'Ismaël devint un homme fort, grand et adroit; qu'il s'établit avec puissance et avec gloire, et qu'il devint père de plusieurs princes.

Si quelqu'une de ces circonstances avait manqué, la figure aurait obscurci la vérité, au lieu d'en être l'image. Il fallait qu'Abraham se conduisit d'une manière en apparence inhumaine, pour se conduire d'une manière éclairée et prophétique. Il fallait que dans le récit Moïse n'omit rien de ce qui était essentiel au mystère, quoiqu'il fût injurieux à Abraham. L'esprit humain ne serait pas descendu dans un détail si peu important, selon la raison. Il en aurait dit trop ou trop peu; et l'on doit reconnaître ici qu'une main supérieure conduisait celle de Moïse; et qu'une sagesse infinie, à qui tout est présent, marquait les plus grands événements futurs, sous les plus faibles circonstances d'une histoire passée.

2<sup>o</sup> Mariage d'Abraham avec Céthura. Sa conduite à l'égard des enfants qu'il a de cette femme.

Le mariage d'Abraham avec Céthura nous surprend. Sa conduite à l'égard de tous les enfants qu'il a de cette femme libre et unique, et qu'il fait sortir de sa maison, en les obligeant de se contenter de quelques présents, nous étonne. Il y a donc certainement sous ces dehors, peu respectables en apparence, quelque riche fonds qu'il faut creuser.

Pourquoi Abraham, si chaste et si saint, *in illa jam aetate et in illa fidei sanctitate*, dit saint Augustin, met-il à la place de Sara, dont la vertu avait été si grande, et dont la mémoire devait lui être si précieuse, une femme dont l'Écriture ne nous fait connaître que le nom et la fécondité.

Pourquoi lui, qui s'était regardé, il y avait quarante ans, comme un homme demi-mort, et qui avait eu besoin d'une grande foi pour croire qu'un miracle lui donnerait un fils, épouse-t-il une femme, sans se souvenir de sa vieillesse.

Pourquoi sachant que le Sauveur du monde ne naîtrait que d'Isaac, cherche-t-il dans un nouveau mariage une bénédiction qu'il ne lui était pas permis d'espérer par cette voie, l'ayant déjà par une autre.

Pourquoi, ayant défendu avec tant de sévérité qu'on prit pour Isaac une femme ailleurs que dans la maison de son père, néglige-t-il pour lui-même une précaution qui lui avait paru si religieuse et si importante?

Pourquoi l'Écriture ne nous apprend t-elle pas la

qualité et le pays de Céthura, et nous laisse-t-elle ignorer si elle était libre ou esclave, tirée du peuple que Dieu voulait exterminer, ou prise d'une nation moins odieuse et moins criminelle? Cette circonstance essentielle à Agar et à Sara est elle ici indifférente?

Pourquoi Abraham, qui avait eu tant de peine à bannir de sa maison Agar et Ismaël, quoique la mère fût orgueilleuse, et son fils scandaleux, se hâte-t-il d'en faire sortir tous les enfants nés de Céthura, dont l'Écriture ne fait aucune plainte?

Pourquoi les enfants de Céthura, chassés de la maison comme étrangers et déshérités, sont-ils facilement établis, et deviennent-ils autant de chefs de nations puissantes et nombreuses au lieu qu'Isaac, qui paraît être l'héritier, et solidement établi, même, longtemps une vie errante et passe vingt années dans la stérilité, Rébecca, si miraculeusement choisie, n'étant pas féconde et ne pouvant le devenir que par un prodige?

Enfin pourquoi l'Écriture regarde-t-elle comme héritier Isaac, qui n'a que des troupeaux et des meubles, sans maison et sans terres qui fussent à lui, puisque ses frères, nés de Céthura, avaient en des présents, c'est-à-dire des troupeaux et des meubles, aussi bien que lui; et qu'ils avaient eu plus d'industrie que lui à les convertir en des établissements solides, par des alliances ou par des conquêtes?

Quiconque s'appliquera à répondre à toutes ces questions sentira que dans une chose en apparence peu proportionnée à la juste idée que nous devons avoir de la vertu d'Abraham, il y a des profondeurs qu'il faut rêver, si on ne peut les sonder. Mais puisque les choses qui paraissent humiliantes dans les hommes divins sont presque toujours mystérieuses, il est utile de les approfondir, pour les entendre. Car la surface en cache le fond; et ce que les sens y découvrent est très-éloigné de ce que la foi y respecte.

Saint Paul a déjà dissipé tous les injustes soupçons qu'on pourrait avoir d'Abraham, sur ce qui regarde Sara et Agar, en nous faisant envisager dans ces deux femmes les deux alliances, dont l'une ne produit que des esclaves et l'autre donne des enfants qui aiment et sont aimés; qui naissent en vertu de la promesse, et non, comme Ismaël, par les causes naturelles. Ces deux alliances embellissent et divinisent des choses en apparence très-basses et même très-choquantes, et confirment la règle de saint Augustin : *Venturo Christo etiam filiorum propagatione serviebant... etiam vita conjugalis prophetica fuit* (Lib. de Virgin., c. 1).

Mais s'il n'y avait point de milieu entre Agar et Sara, entre Ismaël et Isaac, on aurait pu conclure que tous ceux qui naissent de l'Église chrétienne, figurée par Sara, sont infailiblement sauvés et parviennent tous également à l'héritage éternel, comme Isaac. Pour prévenir cette erreur des anciens disciples de Simon le Magicien et des protestants d'aujourd'hui, Dieu nous montre, outre les esclaves



figurés par Ismaël, et les enfants éternels figurés par Isaac, d'autres enfants temporels qui naissent d'Abraham par une fécondité miraculeuse, qui ont part à sa foi et à sa espérance; mais qui ne sont pas héritiers, parce qu'ils ne demeurent pas jusqu'à la fin dans la maison, et qu'ils ne meurent pas où ils sont nés; qu'ils prennent ailleurs des établissements; qu'ils se contentent de quelques présents passagers; qu'ils renoncent volontairement aux biens attendus par Isaac, et qu'ils ne persévèrent pas dans la foi et la justice, dont ils ont eu d'heureux commencements, finissant par la chair, quoiqu'ils aient commencé par l'esprit.

Il fallait une troisième femme pour figurer ces hommes, que Jésus-Christ appelle temporels: *Hi temporales sunt... et in tempore tentationis recedunt* (Marc. IV, 17; Luc. VIII, 15). Céthura avec sa nombreuse famille a été choisie pour signifier et prédire leur état.

L'Eglise chrétienne renferme dans son sein des hommes nés d'Agar, de Sara et de Céthura. Car elle a des esclaves qui ne sont retenus que par la crainte, et qui haïssent la loi qui les condamne. Elle a des prédestinés qui arriveront certainement au salut; mais qu'elle ne discerne point et qui sont inconnus les uns aux autres. Elle a des justes, qui le sont pendant un certain temps, et dont la vertu est quelquefois très-éclatante, mais qui dégénèrent avant la fin du jour et du combat, et qui tombent dans le schisme ou l'hérésie, en perdant la foi; ou dans d'autres crimes, en perdant la crainte et l'amour de Dieu.

Le caractère de ces derniers est d'avoir tout ce qu'ont les seconds, excepté la persévérance; même père, même naissance, même maison, mêmes biens. Il leur manque seulement d'être héritiers et de conserver toujours ce qu'ils ont eu quelques années.

5° Jacob oblige son frère Esaü de lui rendre son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et ensuite surprend la bénédiction d'Isaac.

Il en est de même de Jacob, qui oblige son frère Esaü à lui vendre son droit d'aînesse pour peu de chose, qu'il aurait dû, ce semble, lui donner gratuitement dans son besoin, et qui lui ravit ensuite la bénédiction d'Isaac, par un artifice dont on n'aurait pas soupçonné un homme aussi droit et aussi sincère que lui. On doit être certain qu'il y a dans ces actions des profondeurs qui ne les justifient pas seulement, mais qui représentent de grands mystères, et qui contiennent de grandes instructions. Ceux qui se contentent de la lettre en ces occasions, respectent peu l'Écriture et les hommes admirables qu'elle nous propose pour modèles. Ceux qui tâchent d'aller au delà sont mieux conseillés, et ceux qui y réussissent sont fort heureux.

#### RÈGLE VII.

Il y a dans l'Écriture des choses si surprenantes et si visiblement mystérieuses, qu'elles avertissent d'elles-mêmes de ne pas se contenter du simple sens historique, et qu'il y a d'autres choses dans l'Écriture qui ne bles-

sent point notre faible raison, mais qui sont si surprenantes et si visiblement mystérieuses, que ce serait à être insensible que de ne pas tâcher d'en découvrir le motif, la fin, le secret qui y est caché. Il est clair que le texte même alors avertit qu'il cache plus de choses qu'il n'en montre; et que ce serait consentir à ne l'entendre que d'une manière très-imparfaite, si l'on n'allait point au delà de ce qui paraît. Il y a ainsi des richesses immenses, cachées dans les Écritures. Et c'est une règle qui ne trompe point, que de compter qu'il y a de grands mystères, où le dehors même des Écritures avertit que ce qu'elles rapportent mérite de l'attention, et qu'il doit être approfondi. La lettre alors conduit à l'esprit; et c'est être sourd que de n'entendre pas son langage.

#### EXEMPLES.

L'histoire seule de Jacob nous fournira beaucoup d'exemples de ce genre. On peut considérer dans ce saint patriarche trois principaux événements qui partagent presque toute sa vie: 1° son départ de la maison paternelle; 2° son séjour chez Laban; 3° son retour dans la terre promise. Il n'y a aucune de ces parties qui ne renferme des circonstances fort surprenantes.

#### Départ de Jacob de la maison paternelle.

1° Son voyage en Mésopotamie. — Pourquoi Jacob va-t-il dans un pays où Abraham avait si étroitement défendu à Eliézer de mener sous aucun prétexte son fils Isaac? Eliézer marquait le soin que Dieu devait prendre de son Église par ses ministres, et Jacob, la venue de Jésus-Christ en personne. Il a envoyé ses prophètes, et il est venu lui-même. Il a appelé de loin son épouse, et il l'a cherchée.

2° Son abandon et sa pauvreté en partant. — Pourquoi Jacob, sortant d'une maison abondante, se met-il en chemin à pied, sans serviteurs, sans aucune commodité pour le voyage? Qui est-ce qui ne sent pas que rien de cela n'est naturel, et que toutes ces circonstances étaient nécessaires pour figurer celui qui, étant le Fils unique du Père, maître de tous ses biens, et infiniment riche par son propre fonds, s'est rendu pauvre pour nous, s'est humilié jusqu'à notre bassesse, a pris la ressemblance d'un esclave pour nous dériver, a voulu paraître plus faible, plus indigent, plus petit que nous, pour nous élever jusqu'à lui et nous enrichir; et qui est venu changer avec nos misères et nos besoins son abondance et sa félicité, prenant ce qui était à nous et nous célant ses privilèges?

3° Son sommeil au milieu de la campagne. — Pourquoi Jacob est-il obligé de dormir au milieu d'une campagne, et de mettre une pierre sous sa tête pour la soutenir? Dieu avait donné à Abraham et à Isaac la terre où dormait Jacob. Lui-même venait d'en être établi le seigneur par ces paroles d'Isaac: *Que Dieu vous fasse posséder la terre où vous demeurez comme étranger, qu'il a promise à votre aïeul* (Gen., XXVIII, 4). Mais personne ne savait qu'il en fut le maître.

Aucune ville ne le reconnaissait; aucune bourgade ne croyait dépendre de lui. Il était au milieu de son royaume comme un étranger. Il vivait parmi des hommes qui étaient à lui, comme inconnu, ou comme leur serviteur. Tout est interdit à Jacob, et tout lui appartient; et cet héritier des promesses et du monde entier n'a pas osé reposer la tête. C'est ainsi que Jésus-Christ a été traité. Toutes les nations lui étaient promises; l'univers était son ouvrage; le monde entier était son empire. Cependant il a vécu non seulement sans éclat et sans autorité, mais sans y trouver de retraite. *Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui; et le monde ne l'a pas connu* (Joan. I, 10 et 11). *Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu. Les regards ont des ténèbres, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas osé reposer sa tête* (Math. VIII, 20).

4° L'échelle mystérieuse. — Pourquoi Dieu établit-il une échelle de communication entre le ciel et la terre pour Jacob? Pourquoi la remplit-il de ses anges, qui ne sont occupés qu'à savoir et à rapporter de ses nouvelles? Et lui-même, appuyé sur le premier degré, paraît avoir oublié le monde entier, pour ne s'occuper que de ce seul homme. Qui ne voit pas l'image du Juste par excellence, qui, s'étant humilié jusqu'à notre chair, n'a point quitté le sein de son Père, mais est devenu le lien de la terre et du ciel, le réconciliateur de Dieu et des hommes, le médiateur qui est au dernier degré de l'échelle mystérieuse, parce qu'il est aussi bas que nous; et qui est encore au premier degré, puisqu'il est une même chose avec son Père? C'est sur sa tête que montent et descendent les anges, comme Jésus-Christ le dit, en s'appliquant la vérité de cette figure: *En vérité, en vérité, je vous le dis; vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme* (Joan. I, 51). Il est dans son sommeil, c'est-à-dire dans sa mort, l'objet unique de l'attention de Dieu, qui ne voit les hommes qu'en lui. Il est, dans sa pauvreté et sa nudité, la source de toutes nos bénédictions; et dans le temps où il paraît abaissé au-dessous des anges, il en est le maître, et ils sont tous appliqués à le servir comme ses ministres.

#### Séjour de Jacob chez Laban.

Il devient esclave pour être époux; et il diffère cette alliance de sept ans, qui lui paraissent courts. — Pourquoi Jacob se rend-il esclave pour devenir époux, et se réduit-il à acheter si chèrement une épouse, qu'il aurait pu obtenir dès la première demande, comme Eliézer avait obtenu Rébecca pour Isaac? Pourquoi diffère-t-il une alliance si désirée par une servitude de sept années? Et qui peut comprendre que cet espace lui parut court, à cause de l'excès de son amour? Jacob savait de qui il tenait la place; il savait par quels travaux Jésus-Christ achèterait son épouse, et par quelles humiliations il en deviendrait le sauveur. Il respectait en silence sa charité. Il adorait son humilité. Il s'unissait à son zèle et à son

amour. Il mettait sa complaisance à lui ressembler dans sa qualité de serviteur, comme il trouvait sa gloire à figurer sa qualité d'époux; et il comprenait que sept années d'humiliation et de servitude n'étaient rien en comparaison du prodigieux anéantissement d'un Dieu pour l'Église, et de la vie obscure et laborieuse par laquelle il se préparerait à ses noces, pour les consommer sur une croix; surpassant autant la figure par la grandeur de son amour et de ses vertus, que le Dieu de Jacob est au-dessus de son serviteur.

*Ses mariages avec Lia, Rachel et les deux servantes. Pourquoi les enfants de ces dernières sont-ils héritiers?*

— Il y avait déjà eu de grands mystères dans le mariage d'Abraham avec la femme libre et l'esclave, et ensuite avec Céthura. Il y en avait eu de pareils dans celui d'Isaac et de Rébecca, premièrement stérile et ensuite mère de deux jumeaux, dont l'un est la figure des élus, et l'autre des réprouvés. Il était nécessaire que Jacob représentât par son alliance ce que les premiers tableaux n'avaient pu figurer; et qu'il achevât de prédire, par ce langage muet des actions, les caractères de l'Église dans tous les temps.

*Il restait de grands mystères que Jacob a figurés.* — Les principaux sont sa fécondité après la venue de l'époux, en ce que depuis ce temps-là elle s'est multipliée à l'infini; son unité, en ce qu'elle n'a qu'un époux; et son universalité, en ce qu'elle n'exclut personne.

*Fécondité de l'Église.* — Avant l'incarnation du Fils de Dieu, son Église, encore obscure et cachée, et presque stérile, n'avait qu'un très-petit nombre d'enfants, figurée en cela par la famille d'Abraham et d'Isaac, condamnée d'abord à une longue stérilité, et dont chacune n'eut qu'un seul héritier des promesses. Mais depuis que Jésus-Christ est venu en personne chercher son épouse, et former lui-même son Église, sa fécondité a été sans comparaison plus grande. Sa famille est devenue un grand peuple à l'exemple des douze tribus; et elle a enfin rempli toute la terre, comme les Israélites, descendus des douze fils de Jacob, sont répandus dans tout le monde.

*Unité et universalité de l'Église.* — On n'est plus en peine pourquoi Jacob épouse deux sœurs et deux esclaves, et pourquoi tous leurs enfants sont également appelés à l'héritage. L'unité et l'universalité de l'Église le demandaient ainsi. Après la venue de Jésus-Christ l'unique époux, et après l'effusion du Saint-Esprit, la grâce et la foi ont supprimé toutes les différences entre l'esclave et le libre, entre le Juif et le Gentil, entre le Grec et le Scythe. Agar est esclave et son fils Ismaël est déshérité, parce qu'elle figure la loi et les Juifs charnels accablés de son joug. Mais les servantes de Lia et de Rachel sont mises en liberté par Jacob, et leurs enfants sont également héritiers, parce que Jacob tient la place de Jésus-Christ, en qui toutes les distinctions et les divisions disparaissent.

Ce saint patriarche était très-instruit de ce mystère, puisqu'il ne mit aucune différence entre les enfants des femmes libres et ceux des femmes esclaves.



quoique la parole de Dieu, qui avait exclu de l'héritage *Ismaël* par le seul défaut de liberté dans sa mère, fut si précise et si récente : *Le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre* (Gal. IV, 30; Gen. XXI, 20). Car on ne peut attribuer qu'à une révélation contraire l'égalité qu'il unit et qu'il conserva dans sa famille, sans que les épouses libres protégeassent leurs enfants au préjudice des autres, et sans que les frères aient jamais eu entre eux la moindre contestation sur le rang ou sur le droit à l'héritage. Il y aurait eu de l'injustice à égaler les mères et les enfants que Dieu avait auparavant regardés comme d'une condition très-inegale, si lui-même n'avait révélé que cette inégalité devait cesser un jour dans la vérité, et qu'il voulait pour cette raison qu'elle cessât dès lors dans la figure.

*Manière dont se forment les troupeaux de Jacob, leur séparation d'avec ceux de Laban.* — La manière dont Jacob forme d'abord ses troupeaux et, ensuite les sépare de ceux de Laban n'est pas moins digne de notre admiration que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Nous en choisirons seulement quelques traits pour ne pas ennuyer le lecteur par un trop long dénombrement.

*Jacob n'attend et ne reçoit rien que de Dieu seul.* — Jacob ne veut pas que Laban le récompense de ses travaux par des choses qui dépendent de lui, comme la nourriture, ou l'argent, ou un partage entre ses troupeaux. *Laban dit à Jacob: Vous m'avez donné-je? Jacob répondit: Vous ne me donneriez rien* (Gen. XXX, 51). Il ne veut rien devoir qu'à Dieu seul, et ce n'est que de lui qu'il attend le troupeau particulier dont il doit être le maître. Le mystère de Jésus-Christ et de l'Eglise est très-clairement figuré. Les élus et ceux qui ont cru en lui ne lui ont point été donnés par les hommes. C'est son Père seul qui les lui a donnés. Sa grâce seule a formé ce troupeau choisi; il n'est point né de la chair ni de la volonté des hommes, mais du Saint-Esprit : *Vous ne me donneriez rien.*

*Rien ne peut empêcher la multiplication de ses troupeaux.* — Laban, jaloux de la bénédiction que Dieu répandait sur les troupeaux de Jacob, employa toutes sortes de moyens pour en empêcher la multiplication. Mais autant de fois cet injuste beau-père changea les lois du traité, autant de fois Dieu changea celles de la nature. L'inconscience, l'envie, l'artifice s'opposèrent en vain à la fécondité du troupeau. Aucune des brebis promise ne manqua. La parole de Dieu fut accomplie en tout. La perfidie des hommes ne servit qu'à rendre la vérité des promesses plus éclatante et plus merveilleuse. Jésus-Christ ne perdra jamais aucun de ceux qui lui ont été confiés. Personne ne bravera les promesses qui lui ont été faites. Il aura certainement parmi les Juifs et parmi les Gentils ceux qu'il s'est réservés pour son héritage. Les moyens extérieurs qu'il emploiera pour les appeler et pour les sanctifier seront différents : mais leur nombre est immuable. Il se servira des efforts mêmes de ses en-

nemis, et des moyens que l'envie leur suggérera contre ses brebis pour en augmenter le nombre. Dieu lui sera fidèle, quoique les hommes soient ses ennemis; et les brebis confiées à Jésus-Christ sont en sûreté avant leur naissance.

*Les deux familles demeurent unies.* — Quoique les années de la servitude de Jacob fussent finies après la naissance de Joseph, il consentit de demeurer encore auprès de Laban, résolu de le quitter un jour, s'il ne lui rendait pas sa liberté. C'est ainsi que les deux familles, de Jésus-Christ et de la Synagogue sont demeurées unies quelques années après la naissance du vrai Joseph, pour le bien des élus qui lui appartiennent, et qui étaient encore mêlés dans les troupeaux et la famille de Laban. Mais lorsque tous les saints que Dieu s'était réservés dans Israël furent entrés dans l'Eglise, les deux sociétés se séparèrent; et la résistance qu'y apporta la Synagogue fut aussi inutile que celle de Laban à l'égalité de Jacob.

*Les deux familles sont séparées.* — Les injustices mêmes de Laban ne firent que hâter cette séparation, et forcèrent Jacob à ne plus différer. Ses épouses ne balançaient pas un moment à quitter la maison de leur père, dont Dieu a transporté tous les biens pour les leur donner et à leurs enfants. Elles quittent avec joie une maison d'où les erreurs et la superstition n'ont pu être bannies, pour suivre Jacob, qui fait toute leur richesse et leur gloire. Voilà l'image naturelle de ce qui s'est passé à la naissance de l'Eglise chrétienne, lorsque son époux, ou par lui-même, ou par ses apôtres, l'a fait sortir de la maison de son père, dont tous les biens avaient été transportés à Jésus-Christ et à sa famille; d'où les élus avaient été séparés; où tout était frappé de stérilité et de malédiction; où il ne restait plus rien de vrai ni de solide; d'où les écritures, les promesses, l'alliance, le sacerdoce, le sacrifice, les dons miraculeux, l'esprit et la grâce étaient sortis, et avaient passé de la maison d'un père injuste et ingrat à la famille d'un époux, qui avait chèrement acheté ses épouses et ses troupeaux. *Le temps s'approche*, dit Jésus-Christ aux Juifs incrédules, *où votre maison demeurera déserte* (Matth. XXV, 38).

#### Retour de Jacob dans la terre promise.

*Lutte de Jacob.* — On ne parlera ici que de la lutte de Jacob avec l'ange. Il n'y a point de circonstances dans cette histoire qui ne demandent de la réflexion; et ce serait une espèce de stupidité que de se contenter du simple récit, puisqu'il n'est capable que d'exciter un saint désir d'en approfondir les raisons. Aussi les esprits les plus aveuglés par la lettre conviennent en général que cette lutte est mystérieuse, et qu'elle est un symbole de la prière, où l'homme devient puissant contre Dieu même (Gen. XXXII, 22-32).

Mais on ne voit point pourquoi l'ange demande de l'être point si vivement pressé : *DMITTE ME, laissez-moi aller* (Gen. XXXII, 26). Pourquoi Jacob, qui

le serre étroitement, *NON DIMITTAM TE, je ne vous laisserai point aller*, verse des larmes, selon le prophète Osée : *FLEVIT ET ROGAVIT EUM*; pourquoi Jacob demeure boiteux après avoir été béni (Os. XII, 4; Gen. XXXII, 31, 28); pourquoi Dieu lui dit qu'il a été plus puissant que lui-même : ce qui est une expression exacte et précise; pourquoi Dieu se trouve comme importuné de la venue de l'aurore et du commencement d'un autre jour; pourquoi Jacob regarda son affaiblissement comme une chose digne d'une éternelle mémoire (Gen. XXXII, 26-32).

D'épaisses ténèbres couvrent tout cela, et rien n'est plus capable de faire soupçonner qu'on n'est pas entré dans le vrai sens d'une figure mystérieuse, que lorsque tout ne se dément pas par cet unique sens.

Pour donner un peu de jour aux conjectures que j'ose proposer, je demande seulement deux choses : l'une, qu'on se souvienne que Jacob est une figure très-vive et très-ressemblante de Jésus-Christ, depuis son départ de la maison d'Isaac jusqu'à son retour de la maison de Laban; la seconde, qu'on fasse réflexion qu'après que Jacob eut fait passer le torrent à tout ce qu'il avait, il demeura seul dans le lieu où il avait campé (*Ibid.*, 25 et 24); que, considérant de là toute l'Eglise figurée par sa maison, et toutes les nations intéressées au salut de l'unique famille d'où devait naître le Sauveur, et pensant à l'extrême danger qu'il était un dépôt si précieux, il se mit en prière, et pour se consoler lui-même en excitant sa foi, et pour attirer sur des personnes faibles et tremblantes la protection de Dieu. Il était alors, plus que dans un autre temps, la figure de Jésus-Christ priant et s'imolant pour ses épouses, ses enfants, ses troupeaux, ses serviteurs, c'est-à-dire, en un mot, pour son Eglise.

Il fait effort pour obtenir; mais dans la ferveur de sa prière, il se trouve saisi par un fort athlète qui lutte contre lui; et celui même qu'il prie est celui qui lui résiste. L'amour infini que Jésus-Christ a pour le salut des hommes lutte dans le secret et sans témoins contre la rigueur de la justice divine. Jésus-Christ trouve en son Père une sainteté en apparence inexorable, une sévérité qui l'intimide et le consterne, une séparation immense entre lui et l'ombre du péché. Les instances les plus pressantes ne peuvent détourner le calice. La vérité de Dieu et ses menaces exigent que le pécheur soit puni, et le Juste même par excellence, s'est à sa caution.

Mais ce Juste accepte avec un amour infini tout ce que la sainteté et la justice de son Père exigent de lui. Il s'offre aux plus indignes ignominies, aux plus cruelles douleurs et à la mort la plus honteuse. Mais tout cela ne peut durer que jusqu'au matin : *Il lutte contre lui jusqu'au matin* (*Ibid.*, 24); car il n'est pas possible que le Saint par excellence éprouve la corruption, et que ceux qui ont cru en lui soient confondus. A la pointe de l'aurore, Dieu sera vaincu par l'humilité et la charité de son Fils; il oubliera tous ses droits; il ne verra plus dans la créature nouvelle

que son Fils unique, au lieu de l'ancien pécheur; il ne résistera plus à Jacob, il ne le serrera plus pour le renverser; mais il l'embrassera avec amour comme l'objet de ses complaisances.

*Cet homme, voyant qu'il ne pouvait le surmonter, lui toucha le nerf de la cuisse, qui se détacha aussitôt* (Gen. XXXII, 25). Si Jésus-Christ avait refusé quelqu'une des circonstances auxquelles notre réconciliation était attachée, la justice divine eût prévalu. Mais Jésus-Christ acceptant tout avec joie, et allant par ses desirs au delà même de ce que la justice divine pouvait exiger d'un Fils égal au Père et anéanti pour les hommes dans leur nature, son amour a triomphé de tout; son obéissance a tout épuisé; il a prévalu contre Dieu même : parce qu'il est plus juste qu'un Dieu mourant pour l'homme soit écouté, que la justice divine, qui demande que l'homme coupable meure; et que le Père avoue à son Fils qu'il est plus honoré par son sacrifice et ses abaissements qu'il n'a été outragé par le mépris que les hommes ont fait de sa bonté et de sa puissance.

Mais la victoire de Jésus-Christ est due à sa faiblesse, à son incarnation, à sa vie pauvre et souffrante, aux ignominies et aux douleurs de sa passion, à sa mort, à sa sépulture, au séjour humiliant de son corps dans le tombeau, à la descente de son esprit aux enfers. S'il avait voulu conserver toute sa force, son amour et son obéissance eussent été trop faibles contre l'indignation divine. Son amour était immense, et son adversaire l'avone; mais, contre ce qui a coutume d'arriver dans toutes les autres luttes, cet adversaire ne cédera la victoire à Jacob que lorsque Jacob tombera et qu'il paraîtra vaincu en perdant la force de se soutenir.

*Et il lui dit : Laissez-moi aller, car l'aurore commence à paraître* (*Ibid.*, 26). Mais pourquoi cet adversaire demande-t-il avec instance qu'on le laisse aller, parce que l'aurore approche, qui doit éclairer le temple de son vainqueur? C'est que le lever de l'aurore est marqué comme le moment où Jésus-Christ doit être ressuscité pour sa propre gloire; et, s'il veut bien ne pas se relâcher de nos intérêts, pour la nôtre aussi. Ce moment approche, et la justice divine, avant de céder, interroge encore l'amour de Jésus-Christ pour entrer en composition avec lui, s'il veut séparer sa cause de la nôtre; ou pour se rendre, s'il est prêt de sacrifier sa gloire même à notre salut, en la retardant jusqu'à ce que notre paix soit scellée et irrévocable.

*Jacob lui répondit : Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni* (*Ibid.*, 26). Mais Jésus-Christ n'a garde d'abandonner une victoire qu'il n'a remportée que pour nous, et de se contenter de sa résurrection et de la gloire immortelle qui la doit suivre, sans nous y associer en ressuscitant aussi pour notre justification. Il proteste qu'il ne le quittera point qu'il n'en ait été béni. C'est celui qui est vaincu qui béni le vainqueur; c'est le Père qui est la source



de toute bénédiction et de toute miséricorde, c'est lui qui bénit le chef et les membres, le premier-né et ses frères, le pasteur et le troupeau, l'époux et l'épouse, le père de famille et ses enfants. Le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a comblés en Jésus-Christ de toute sorte de bénédictions spirituelles pour le ciel (Eph. 1, 3).

Cet homme lui demanda : Comment vous appelez-vous ? Il lui répondit : Je m'appelle Jacob. Et le même homme ajouta : On ne vous nommera plus à l'avenir Jacob, mais Israël. Car si vous avez été fort contre Dieu, combien le serez-vous davantage contre les hommes ? (Gen. XXXII, 27, 28.) Ces deux noms de Jacob et d'Israël marquent deux victoires différemment obtenues contre deux ennemis bien différents, mais qui nous étaient toutes deux nécessaires.

A l'égard du démon, Jésus-Christ a été Jacob, c'est-à-dire supplantateur. Il a renversé ce redoutable ennemi par l'artifice et la ruse, en s'abaissant jusqu'à terre, et en paraissant lui céder la victoire et s'abaissant à ses pieds. Il l'a vaincu par sa naissance, dont cet esprit de ténébres ne connut pas le privilège et le mystère ; par sa vie pauvre et cachée pendant trente ans, qui lui parut incompatible avec la majesté et l'emploi du Fils unique du Père, envoyé pour se manifester aux hommes ; par sa condamnation et sa mort, qui était la dernière épreuve qu'il s'était réservée pour sonder son état. Il ne voulut point surmonter le démon et le siècle par l'éclat de sa puissance, et en les combattant de front. Il se cacha toujours à l'un et à l'autre ; il s'enveloppa sous les voiles de son infirmité apparente pour les tromper et les vaincre ; il laissa approcher sa proie pour l'engloutir ; il souffrit que l'assurpateur osât le regarder comme l'un des siens pour le dépouiller. Il consentit à être dévoré par la balaine, comme Jonas, pour lui faire restituer tout ce que le dragon qu'elle figurait avait dans ses gongres.

Mais à l'égard de son Père, il agissait à visage découvert, et il était Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu ; et c'était même parce qu'il en était bien connu, qu'il était si puissant et qu'il prévalait contre Dieu. Car le moyen de ne pas tout accorder à un Fils égal en toutes choses, qui s'abaissait devant son Père en prenant la forme de serviteur, et s'humiliant par une obéissance volontaire jusqu'à la mort de la croix. Dieu ne peut être vaincu que par cette violence : mais il est juste qu'il cède à son Fils en cet état. Sa justice et sa miséricorde triomphent également en lui cédant ; et plus l'agneau immolé s'abaissait devant sa suprême grandeur, plus il est glorieux à Dieu d'abandonner ses droits, ses intérêts et sa grandeur même à un Fils si digne de l'adorer et si zélé pour sa gloire.

Si vous avez été fort contre Dieu, combien le serez-vous davantage contre les hommes ? (Ibid., 28.) Parce qu'il a été puissant contre Dieu et qu'il a surmonté sa colère en s'humiliant infiniment devant lui, il est devenu le maître de tous ses ennemis, qui lui serviront un jour de marchepied ; qui trembleront devant

lui au jour de sa manifestation et de sa gloire, et qu'il regarde déjà comme vaincus, étant assis à la droite du Père, qui lui a promis la victoire.

Jacob se trouva boiteux d'une jambe (Ibid., 51). Jacob demeura boiteux. Ce vestige de sa victoire dura autant que sa vie, et tous ses pas en faisaient souvenir. Ce mystère d'une faiblesse glorieuse à Jacob, puisque c'était par elle qu'il avait vaincu, était la figure admirable des plaies que Jésus-Christ conserverait après sa résurrection, comme les armes qui l'avaient fait triompher, comme les titres de sa grandeur, comme l'espérance de ses enfants, et comme le monument éternel de son amour pour son Père et pour eux.

#### RÈGLE VIII.

Il y a des histoires dont les circonstances ont un rapport si visible à Jésus-Christ, qu'on ne peut douter qu'elles ne le représentent.

Le langage du Saint-Esprit est quelquefois si intelligible, que la moindre réflexion suffit pour le comprendre ; et cela arrive lorsque toutes les circonstances d'une histoire ont un rapport si visible à Jésus-Christ, qu'on ne peut douter que le dessein de Dieu n'ait été de les faire servir à représenter les mystères de son Fils et sa conduite sur son Église. C'est ce concours de circonstances qui forme comme un tableau parfait. Et l'on doit établir comme une règle sûre, que ce n'est point alors l'esprit humain qui trouve des rapports entre la figure et la vérité ; mais que c'est l'Esprit qui a dicté les Écritures, qui fait sentir que l'Ancien Testament est la prédication du Nouveau, et que Jésus-Christ n'est montré très-clairement en certains endroits qu'afin qu'on le cherche dans tous les autres.

#### EXEMPLES. — 1<sup>o</sup> Joseph.

L'histoire de Joseph est du nombre de celles où Jésus-Christ est presque plus visible que le précurseur qui l'annonce. C'est lui qui devient odieux à ses frères, parce qu'il reprend leurs vices et parce que son Père rend un témoignage public à sa vertu. C'est lui qui cherche ses frères, quoiqu'ils ne répondent à son amour que par leur haine ; c'est lui qui est vendu par eux, et c'est sa tunique qui est ensanglantée : mais il sort vivant du tombeau où on l'avait enfermé, et il règne parmi les Gentils auxquels sa famille ingrate a cédé. Il est oublié par ses frères injustes ; mais Jacob, figure en cela de tous les saints patriarches, pleure son absence. Ses frères enfin le reconnaissent et l'adorent ; et celui qui était le sauveur de l'Égypte le devient aussi de tout Israël. Qui peut n'être pas frappé de tant de rapports, s'il est chrétien ; et qui peut se délier d'une ressemblance que la divine Providence a rendue si sensible et si parfaite ?

2<sup>o</sup> La sortie des Israélites de l'Égypte et leur séjour dans le désert.

Il en est de même de la conformité que Dieu a mise entre l'état des Israélites sortis de l'Égypte et celui

des chrétiens en cette vie, et il a voulu que toutes les circonstances de ce qui est arrivé aux premiers fussent une figure, une prédiction et un gage de ce qu'il ferait pour son Église. Ils étaient captifs et gémissants sous la dure servitude du prince de ce monde et du dieu de ce siècle, qui fait tous ses efforts pour les retenir assujettis à des travaux honteux et pénibles de terre et de boue, nonobstant la noblesse de leur origine, et malgré les promesses de Dieu, qui les appelle à la liberté et au royaume.

Ils immolent vers le soir l'agneau pascal et sans tache, dont ils mangent tous la chair sans en briser les os, avec des laitues amères et du pain sans levain (I Cor. V, 7, 8; Joan. XIX, 36;), debout comme des voyageurs et des étrangers, ne tenant plus à l'Égypte, et n'attendant que l'heureux signal qui doit les en faire sortir ; et ils ne sont préservés de la colère du ciel et de l'ange exterminateur que par la vertu de cet agneau immolé, dont le sang teint le haut de leurs portes, et dont la nourriture leur donne la force de se mettre en chemin et leur sert de viatique.

L'Église est délivrée par mille prodiges redoublés de l'oppression de Pharaon, qui a été noyé dans les mêmes eaux qui l'ont sauvée ; mais, quoiqu'elle chante la cantique de sa délivrance sur le bord de la mer rouge, elle n'est point encore arrivée au terme, et il lui reste encore une longue carrière à fournir et bien des épreuves à souffrir.

Elle est ici errante, cherchant à travers mille dangers et mille ennemis une demeure fixe et permanente que Dieu lui a promise ; mais toutes les nations qui l'environnent s'opposent à son repos éternel. Elle campe sous des pavillons, dans un pays aride et brûlant, où aucune plante utile ne croît ; où l'on n'est nourri que par un pain descendu du ciel, et désolé que par les eaux miraculeuses du roc mystérieux ; où l'on vit au milieu des serpents et des bêtes empoisonnées, qui sont les habitants naturels de l'affreuse solitude où elle est contrainte de faire un long séjour. Aucun nuage, aucune rosée ne modère l'ardeur du soleil ; aucune habitation n'offre une retraite, aucun sentier marqué ne montre le chemin qu'il faut tenir. Tout lui manque du côté de la terre ; mais du côté du ciel, tout lui est rendu, et Dieu seul lui tient lieu de toutes choses. Il la conduit le jour par un nuage, et la nuit par une grande lumière ; il modère ses persécutions et dissipe ses doutes ; il est son guide, son défenseur et son roi. Il marque ses campements, ses voyages, ses demeures, et il la guérit des morsures enflammées des serpents, par celui qui en a la figure sans en avoir le venin.

Les Israélites trouvent dans le désert le Dieu qu'ils y avaient cherché, et ils y apprennent sa loi. Ils ne s'occupent que de sa religion et du culte qu'elle prescrit ; ils vivent sans autres soins et sans autres affaires, et ils ne bâtissent que le tabernacle, que l'autel et que l'arche. C'est l'unique objet de toutes leurs dépenses et le seul emploi de leurs richesses.

Ils sont redevables de leurs victoires à la prière de Moïse, qui étend ses bras en forme de croix, et les appuie sur la pierre. On ne voit briller d'autre étendard, à la tête de leurs troupes, dans tous leurs marches et dans toutes leurs stations, que le symbole de la croix dans le serpent d'airain ; et ils ne sont introduits dans la terre promise que par un libérateur qui porte le nom de Jésus, qui en partagera l'héritage par sort à ceux qui ont fidèlement combattu sous sa conduite, et qui n'auront plus alors besoin de la manne, parce que la nouvelle terre fournira une nouvelle nourriture.

Il faudrait être bien dépourvu, non seulement de foi, mais de bon sens, pour ne pas reconnaître le doigt de Dieu dans ces merveilles, dont les uns sont les images des autres ; et l'on ne doit pas hésiter à faire ici l'application de cette maxime générale de saint Paul, que les chrétiens sont peints dans l'histoire des Juifs ; et que c'est plus notre instruction que le récit de ce qui leur est arrivé que nous lisons dans les anciennes Écritures : Toutes ces choses qui leur arrivaient, étaient des figures ; et elles ont été écrites pour nous servir d'instruction. (I Cor. X, 11).

#### RÈGLE IX.

La loi, le tabernacle, les sacrifices, le sacerdoce, les cérémonies judiciaires figuraient Jésus-Christ.

Outre ce principe général qui sert de lumière aux fidèles dans la lecture de l'Ancien Testament, il est remarqué en particulier que la structure du tabernacle et tout ce qui servait à son ministère étaient des ébauches et des copies d'un original plus excellent ; et qu'on ne les doit par conséquent considérer que par rapport à ce sublime modèle que Moïse vit sur la montagne (Exod. XXV, 40), qui n'était autre chose que Jésus-Christ, comme pontife des biens futurs, seul médiateur entre Dieu et les hommes, seul digne d'effacer les péchés par l'effusion de son sang, seul capable d'entrer dans le sanctuaire qui est le ciel, et d'y introduire ceux qui espèrent en lui.

Saint Paul dans l'Épître aux Hébreux a tiré le voile qui nous cachait une partie de ces rapports, mais il l'a laissé sur une partie du tableau : et ceux qui ont profité de ce qu'il leur en a découvert, tâchent, en suivant ses principes, de découvrir le reste. Ils y réussissent, selon qu'il plaît à Dieu de les éclairer. Les uns voient une chose ; les autres en voient une autre. Mais le principe établi par saint Paul demeure ferme ; la règle qu'il nous a donnée est certaine. Le sacerdoce, le tabernacle, les victimes, la loi dans ses cérémonies, représentent des choses divines : Ils contribuent à un culte qui consiste en des figures et des ombres des choses du ciel, ainsi que Dieu dit à Moïse, lorsqu'il devait dresser le tabernacle : Ayez soin de faire tout selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne (Hebr. VIII, IX, 25 et 21).

On doit donc aller jusqu'à la vérité, jusqu'à l'original, jusqu'aux mystères du ciel, pour en rendre ce qu'on lit dans l'Exode, le Lévitique et plusieurs



autres livres de l'Écriture. Et bien loin de regarder ce soin comme le travail d'un homme oisif, ou comme l'occupation d'un contemptif, qui prétend, mal à propos, subtiliser toutes choses, on doit se convaincre que quiconque s'arrête à la seule lettre, résiste à la lettre même qui commande qu'on s'élève plus haut et qu'on soit moins attentif à ce que fait Moïse qu'à ce qui est montré : *Considérez bien toutes choses, et faites tout selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne (Exod. XXV. 40).*

#### EXEMPLES — 1. Tabernacle.

L'Écriture compare les différentes parties du tabernacle au monde visible et invisible, qui ont été soumis à l'empire de Jésus-Christ (*Hebr. VIII. 5*). Elle fait regarder cet univers comme le vestibule et le parvis qui est hors du temple, et qui est encore abandonné aux profanations des infidèles et des impies. La seconde enceinte, qui est appelée le saint (*Apoc. II. 2*), répond au ciel des bienheureux, dont l'entrée n'est ouverte qu'aux prêtres-rois, pour y offrir perpétuellement l'encens de leurs prières et le parfum de leurs louanges, sur l'autel d'or, qui est devant le trône de Dieu (*I. Pet. II. 9; Apoc. I. 6*). Par le saint des saints, l'Apôtre veut nous faire concevoir le lieu le plus éminent du dernier ciel, où Dieu a peint ses perfections par les couleurs les plus vives (*Hebr. VI. 19; VIII. 1; X. 1, 4, 19, 20*), et où il a réuni tous les traits de sa beauté, de sa puissance, et de sa gloire (*II. VII. 2*). C'est ce sanctuaire dont l'architecte n'est pas un homme mortel, mais Dieu même (*Ib. X. 12, 15*). C'est là où le Père, le Fils et le saint Esprit résident dans toute leur majesté (*Ib. III. 6*). C'est là où Jésus-Christ dispose de tout avec une pleine autorité (*Ibid., VI. 19 et 20*). C'est de ce véritable sanctuaire dont il est établi le souverain pontife pour toujours (*Ibid., VII. 16, 17, 21, 22*) par un serment irrévocable; où il n'est pas entré, comme Aaron, une fois l'année, dans l'obscurité d'une fumée d'encens, le voile demeurant toujours fermé, ni portant le sang étranger d'une victime muette, mais le sien propre (*Hebr. IX. 7, 11, 12, 25, 26*); où il se présente continuellement pour nous, non devant une arche, ni un propitiatoire (*Ibid., VII. 25, 24, 25; IX. 24*); mais devant la face de Dieu, où il exerce à découvert et sans ombre le ministère d'un sacerdoce aussi éternel que lui-même (*Ibid., VIII. 20, 5, 6*), et dont il peut seul remplir dignement les fonctions, parce qu'il est seul infiniment agréable à Dieu (*Ibid., II. 17, 18*), et qu'il est seul la source de toute justice, incapable d'aucune souillure (*Ibid., V. 9*), tendre envers les pécheurs, accessible à leurs prières (*Ib., IV. 16*), subsistant perpétuellement, n'ayant besoin de rien pour lui-même (*Ibid., V. 2*), et étant toujours exacté pour les autres. (*Ibid., VII. 26, 27, et 28*).

Toutes les cérémonies prescrites par le Lévitique n'étaient utiles qu'en les regardant comme autant de figures du grand sacrifice de la croix qui a réuni en

lui seul la diversité des oblations juïques, et qui demandait, à cause de son excellence infinie et de ses effets différens, d'être représenté par plusieurs tableaux.

#### 2. Entrée du grand-prêtre dans le sanctuaire avec le sang de la victime.

Que pouvait signifier la défense faite au grand prêtre, sous peine de mort, ne mariatur, d'entrer dans le saint des saints, même une fois l'année, sans le sang d'une victime? (*Exod., XXX. 10; Lévit., XVI. 2*.) Cette précaution si rigoureuse ne marquait-elle pas que Dieu irrité contre le grand prêtre et le peuple les prairait tous sans ressource, s'ils les regardait séparés du sang de son Fils bien-aimé; qu'il ne peut être réconcilié que par cette hostie, seule digne de lui plaire; qu'il ne peut souffrir qu'on ose se montrer en sa présence sans le faire souvenir d'elle, et sans porter au moins avec soi l'image de son sacrifice, dont la vue seule peut arrêter sa colère, et la changer en amour et en bénédictions pour les hommes?

#### 3. Imposition des mains sur la victime.

Pourquoi tout pécheur, et le grand prêtre lui-même, était-il obligé de mettre sa main sur la tête de l'hostie offerte pour le péché? (*Lévit. IV. 14, 15 et 29*), si ce n'est pour déclarer par cette action qu'il substituait à sa place la véritable victime, dont celle-ci n'était que l'image, puisqu'elle ne pouvait être d'un échange de la mort due au coupable; qu'il se déclarerait sur Jésus-Christ de l'expiation de ses crimes; et qu'il n'espérait trouver que dans le mérite de sa mort sanglante la rémission qu'il était indigne d'obtenir par lui-même : cérémonie auguste que l'Église pratique encore au saint sacrifice, avant de consacrer les dons?

#### 4. Bouc émissaire.

Que figurait le bouc émissaire, chargé des anathèmes publics au jour de l'expiation solennelle, et ne devant la liberté et la vie qu'à la mort du bouc innocent immolé pour les péchés anciens et nouveaux de tout le peuple? (*Lévit. XVI. 7, 8, 9, 10, 21, 22, 27, 43*); et qui était brûlé tout entier hors du camp, comme Jésus-Christ, pour purifier le monde, s'est offert, selon saint Paul (*Hebr. XIII. 12*), tout entier en holocauste pour le péché, hors de la porte de Jérusalem?

#### 5. Cendres de la génisse.

Mais à ce tableau imparfait du sacrifice du bouc, qui ne regardait que les péchés passés et présents (*Nomb. XIX. 2, 9*), quels traits n'ajoutent pas les circonstances de l'immolation de la génisse rousse pour remplir l'idée du sacrifice de Jésus-Christ, qui s'étend également à toutes les iniquités futures? C'était un sacrifice destiné à purifier tous les péchés qui pourraient être commis à l'avenir. Il était sanglant dans son origine, mais pur et non sanglant dans l'application et l'usage. Il était unique et commun à tous.

Il était universel, et il entraînait nécessairement dans toutes les purifications, dont aucune ne pouvait se faire sans le secours et le mélange de cette mystérieuse cendre. Il était permanent et perpétuel, une fois offert pour tous, mais conservant une vertu toujours subsistante et toujours agissante. Son effet se communiquait sans cesse et suffisait à tous; et l'application s'en faisait sur chaque criminel, à mesure qu'il avait besoin d'être purifié de quelque souillure.

#### 6. Sang dardé contre le voile.

Que marquait cette autre cérémonie ordinaire dans tous les sacrifices pour le péché, où le prêtre dardait du sang de la victime sept fois contre le voile? (*Lévit. IV. 6, 17; XVI. 14; Num. XIX. 4*.) Cette répétition affectée n'était-elle pas une protestation publique de l'impuissance de ce sang pour se faire un passage dans le sanctuaire, et une invitation vive et pressée à la véritable hostie pour le péché de venir enfin l'ouvrir, et de lever les barrières importunes qui fermaient encore à l'homme l'accès vers le trône du Père, et lui caichaient son visage irrité?

Les trois premiers évangélistes ne nous rendent-ils pas attentifs à l'accomplissement de cette figure (*Math. XXVII. 51; Marc. XV. 38; Luc. XXIII. 45*), en nous avertissant qu' aussitôt que l'humanité sainte, qui caichait la divinité comme un voile, eut été déchirée par la mort de la croix, le voile du temple, qui en était la figure, fut non tiré, mais déchiré en deux du haut jusqu'en bas? N'était-ce pas pour marquer que, de même que l'entrée du sanctuaire terrestre était désormais ouverte à tous, ainsi tout ce qui séparait l'homme d'avec Dieu étant rompu, le retour vers lui était entièrement libre, et la porte du ciel ouverte et sans obstacles?

#### 7. Sacrifice perpétuel.

Qui peut s'empêcher de voir Jésus-Christ dans le sacrifice perpétuel, réduit à un agneau immolé le soir et le matin (*Exod. XXIX. 38, 41*), couvrant continuellement l'autel, et s'exhalant sans cesse vers le ciel comme une victime d'agréable odeur, qui tenait seule lieu de toutes les autres? N'est-ce pas sous cet unique symbole que saint Jean a vu le sacrifice de Jésus-Christ dans l'Apocalypse? (*c. V. 6*).

#### 8. Pains de proposition.

En jetant les yeux sur nos autels, qui n'aperçoit encore Jésus-Christ sous le symbole mystérieux des pains continuellement exposés en la présence du Seigneur? (*Exod. XXVII. 50; Num. IV. 7*.) Dieu pouvait-il déclarer d'une manière plus sensible qu'il voulait avoir sans cesse le pain immolé sous ses yeux; que c'était l'offrande qui lui plaisait plus que toutes les autres; qu'elle deviendrait un jour l'unique et perpétuelle, et qu'elle lui serait sans cesse présentée et conservée sur un autel pur et non sanglant?

#### 9. Défense de manger le sang.

Combien est mystérieuse et profonde la défense que Dieu fait à son peuple de manger le sang, et le

soin qu'il a de le réserver pour être répandu sur son autel pour l'expiation des pécheurs : *Parce que la vie de la chair, dit-il dans le Lévitique (Chap. XVII. 10, 11, 12, 14), est dans le sang; et je vous l'ai donné afin qu'il vous serve sur l'autel pour l'expiation de vos âmes, et que l'âme soit expiée par le sang?* Je ne vous défends pas le sang absolument, mais je ne veux pas qu'il vous serve de nourriture. Le corps des animaux sera pour votre corps, mais leur âme sera pour votre âme. Vous vivez de leur chair, et vous expiez vos péchés par leur sang. Mon autel le recevra, et non pas vous. Il n'est dû, et il vous est nécessaire pour me fléchir. Et tant que vous ne m'aurez point apaisé par une victime digne de moi, je l'exigerai toujours, et vous ne le boirez jamais. Vous connaîtrez à cette marque que vos péchés sont retenus, tant que les sacrifices où le sang me sera réservé dureront. Mais lorsque le grand et unique sacrifice aura aboli tous les autres, vous boirez avec fruit le sang (1) que vos crimes auront répandu. Je ne l'exigerai plus, parce que je ne serai plus irrité contre vous; mais vous le recevrez comme la source d'une vie (2) nouvelle; et la vie de l'agneau immortel, qui accompagnera son sang, passera avec lui et par lui dans vos veines, et vous rendra éternels en vous rendant justes.

#### RÈGLE X.

*C'est un préjugé favorable pour l'application d'une histoire ou d'une prophétie à Jésus-Christ, lorsqu'elle est simple, naturelle, aisée, et que toutes les parties en sont liées et réunies en un seul point de vue.*

On n'est pas toujours obligé d'adopter les interprétations, qui sont données par des personnes qui ont de la lumière et de la piété, et qui observent autant qu'elles le peuvent l'analogie de la foi, dont parle saint Paul (*Rom. XII. 6*), c'est-à-dire une proportion entre les découvertes qu'ils font et les vérités révélées. Mais c'est une favorable préjugé pour ces interprétations, lorsqu'elles expliquent quelque endroit de l'histoire sainte, ou quelque prophétie par rapport à Jésus-Christ, d'une manière simple, naturelle, aisée, où tout s'entre-tient et se lie; où tout dépend d'un seul dénouement; et où tout se démele sans peine et sans avoir besoin de recourir pour chaque incident à une nouvelle réponse. Cette simplicité et cette liaison sont les grands caractères de la vérité. On doit respecter les explications où elles se trouvent. Et l'on peut sans témérité établir cette règle, qu'elles sont ordinairement vraies, quand elles sont très-semblables.

Le fondement de cette règle est, d'un côté, la révélation qui nous apprend que Jésus-Christ est la fin

[1] Voici le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour la rémission de nos péchés; buvez-en tous. *Math. XXVI. v. 27 et 28.*

[2] Si vous ne buvez le sang du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. *Joan. VI. 54.*



de la loi, et qu'il y est figuré en mille manières, et de l'autre ce principe de la raison et du bon sens, que ce qui découvre parfaitement les rapports entre Jésus-Christ et ce qui le figure, est l'interprétation de ce que la figure cachait.

EXEMPLES. — *L'arche de Noé, figure de l'Église.*

1° Il est aisé d'apercevoir dans l'arche de Noé (*Gen. VI, 7 et 8*) tous les caractères et tous les privilèges de l'Église chrétienne. La nécessité d'y entrer, et d'y demeurer jusqu'à ce que le monde soit jugé, est non seulement claire, mais sensible. Qui-conque n'y entre pas est noyé. Quiconque en sortirait avant l'écoulement des eaux, c'est-à-dire du siècle, le serait aussi. Lorsque Noé en sort, tous les hommes sont morts et jugés.

2° L'arche est unique comme l'Église. Il n'y eut au temps de Noé que ce seul vaisseau qui ne fit pas naufrage. Il n'y eut que celui-là où l'on vécut. Ni barque, ni esquif, ni planche, nul autre moyen ne fut salutaire. L'adresse, la force, l'expérience, tout fut inutile. Les plus hautes montagnes eurent le même sort que les vallons, et la figure fut si complète pour ôter aux hérétiques et aux schismatiques toute espérance de salut hors de l'arche véritable, qu'il est étonnant que leur témérité n'ait pas été arrêtée par cet exemple et par cette redoutable leçon.

3° L'unité intérieure de l'Église ne pouvait être mieux représentée que par la paix profonde où vécut les hommes et les animaux par la subordination de tous sous un premier pasteur; par la correspondance des pasteurs du second ordre avec leur chef; par l'exclusion de toute distinction, les bêtes étant associées au privilège des hommes; les bêtes impures admises comme les pures; les féroces et les douces, les sauvages et les domestiques, les reptiles et les oiseaux. Il n'y avait rien qui pût expliquer plus clairement ce que dit saint Paul (*Coloss. III, 11*), qu'en Jésus-Christ il n'y a ni esclave ni libre, ni Scythe, ni Grec, ni barbare.

4° L'universalité de l'Église, qui comprend toute la terre, était vivement représentée par l'arche, qui contenait le monde entier.

5° Sa visibilité par l'arche élevée entre le ciel et la terre, le seul objet qu'on pût alors distinguer, la seule chose qu'on dût alors désirer; que le naufrage de l'univers rendait plus illustre; que la protection du ciel faisait paraître miraculeuse; que les gémisses de ceux qui l'avaient méprisée, et ne pouvaient plus y être reçus, montraient encore plus que n'avaient fait les invitations de Noé, lorsqu'il la laissait.

6° L'antiquité et l'origine divine de l'Église ne pouvaient avoir une figure plus naturelle, puisque l'arche était bâtie par l'ordre de Dieu; qu'elle avait reçu de lui ses proportions et ses mesures, et qu'elle était uniquement formée sur ses vœux et ses desseins. On ne pouvait remonter plus haut qu'elle. Le nouveau

monde lui devait sa naissance, et l'ancien sa conservation.

7° Comme elle renfermait la tradition du passé; et les espérances de l'avenir, la promesse de Jésus-Christ et tout le dogme nécessaire au salut, elle marquait naturellement que l'Église serait dépositaire des vérités de la religion, l'idée témoin des traditions anciennes, et infailible dans les décisions tout de tradition serait le fondement.

8° La sainteté des mœurs de l'Église, qui consistait dans l'observation des préceptes, et qui par un privilège qui lui est particulier, passe jusqu'à la perfection des conseils, est dignement figurée par la continence observée pendant l'année du déluge. Car la même Écriture qui nous a appris que les trois enfants de Noé avaient des femmes, nous avertit qu'elles ne devinrent mères qu'après être sorties de l'arche (*Gen. X, 1*).

9° La durée et la perpétuité de l'Église sont annoncées par la destruction du monde et la subsistance de l'arche. Elle était avec lui, et elle est encore après lui. Tout est détruit, et elle seule demeure. *Je consumerai toutes les nations*, dit le Seigneur, *mais non Israël* (*Jerem. XLVI, 28*). La petite pierre que vit Daniel devant une montagne qui remplissait toute la terre, après avoir brisé la statue qui figurait tous les empires établis par les hommes. Le règne de Jésus-Christ anéantira tous les autres.

10° *Utilité des persécutions.* Le débordement effroyable des eaux qui inondèrent toute la terre ne servit qu'à élever l'arche. Rien n'est plus propre que cette image pour consoler l'Église. Toutes ses afflictions et ses contradictions ont contribué à l'élever et à la rendre plus majestueuse et plus visible. Le monde périclita, et elle seule subsista. Tous les ouvrages des hommes sont anéantis; mais parce qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu immortel, elle est immortelle. Si les eaux avaient été moins fortes et moins violentes, elle en eût été couverte, et tous ceux qui s'y étaient enfoncés y seraient périés. Plus le ciel et la terre versent de torrents, plus elle devient légère. Plus les eaux couvrent les montagnes, moins elle trouve d'écueils. Plus l'inondation est extraordinaire, plus elle lui aplanit la route, et la met en état d'arriver où Dieu la conduit.

11° L'Église est conduite et conservée par la seule protection de Dieu, comme l'arche le fut par les soins de Dieu seul. Jamais bâtiment ne parut moins propre à la navigation. Il était depuis une extrémité jusqu'à l'autre également allongé: ce qui l'exposait à tomber sur l'un des côtés et à être submergé, et le fond n'étant point courbé en carène, le moindre flot était capable de le renverser. D'ailleurs cette pesante machine n'avait ni gouvernail, ni rames, ni voiles. La manœuvre dont elle était construite ne laissait entrer le jour qu'avec peine, et ni le ciel ni la mer n'étaient vus avec assez de liberté, pour juger

par le soleil et les étoiles en quel endroit du monde on était. Noé et sa famille étaient renfermés au dedans comme dans une espèce de manèbe, et tout se conduisait au dehors sans leurs soins et leur travail, quoiqu'au dedans tout fut confié à leur vigilance, et soumis à leur autorité.

C'est par tous ces endroits que l'arche était encore une figure admirable de l'Église, qui n'est conduite dans son cours, déliée du naufrage, et sauvée des eaux et de la tempête que par la force et la protection de Dieu; qui ne se conserve ni par la sagesse, ni par l'expérience des hommes; qui ne doit point sa durée à la nature de l'édifice et à la solidité des parties qui le composent; qui n'est jamais mieux gouvernée que lorsque les pasteurs ne s'appliquent qu'à leurs devoirs au dedans, et laissent à Dieu seul le soin des événements, ne regardant jamais ni les étoiles ni la mer; ne s'effrayant jamais des vents et des flots, mais considérant uniquement leurs obligations et leurs règles, et tâchant de mériter la protection de Dieu par leur obéissance, au lieu de mêler à sa sagesse une prudence humaine, indigne de lui et injurieuse à ses promesses.

12° Mais ce qui me touche le plus dans cette merveilleuse fécondité de rapports entre l'arche et l'Église, est que personne ne pouvait se plaindre avec justice d'être exclu de l'arche, comme personne ne peut ni se plaindre ni s'excuser de ce qu'il est exclu de l'Église. Ceux qui avaient entendu parler de l'arche avant le déluge, ou qui l'avaient vue, étaient visiblement inexcusables d'avoir négligé d'y demander des places; mais ceux qui habitaient des pays éloignés, et qui ne connaissaient ni les malheurs prédits ni l'unique moyen de les éviter, quoique moins aveugles, étaient assez criminels pour être dignes de mort et indignes de l'arche. Et c'est ce qui doit terminer toutes les questions qu'on fait sur le salut des hommes qui ignorent l'Église ou qui la condamnent par l'effet des préjugés. Les premiers sont moins coupables que ceux qui résistent à la vérité; mais leurs péchés les rend assez coupables aux yeux de Dieu pour mériter qu'elle ne leur soit pas annoncée ou qu'elle leur soit déguisée. En un mot, tous méritaient la mort, personne n'était digne de pardon, et l'arche pouvait être ignorée sans que les hommes en eussent pour cela plus de droit à la vie. L'Église est de même. C'est un moyen pour le salut dont personne n'est digne, et ceux qui l'ignorent ou la combattent, sont traités selon leur mérite, en demeurant dans leurs ténèbres.

#### RÈGLE XI.

*Les endroits de l'Écriture où la circoncision, la loi, le temple, les sacrifices, les cérémonies, les privilèges d'être de la race d'Abraham, d'habiter dans la terre promise, et de demeurer à Jérusalem, sont regardés comme inutiles ou insuffisants, découvrent certainement Jésus-Christ et la justice de l'Évangile.*

Il y a beaucoup d'endroits dans l'Écriture très-

propres à dissiper l'obscurité qui couvre les autres, et à montrer Jésus-Christ et l'Évangile sans les désigner d'une manière distincte.

Les principaux sont ceux où Dieu rejette tout le culte extérieur comme inutile, ou même comme lui étant odieux; où il comble pour rien la qualité d'Israélite selon la chair (*Isaïe, I*), et où il donne à la posterité d'Abraham les noms de race de Chanaan et de peuple de Sodome; où il déclare qu'il n'exige ni oblation, ni sacrifice (*Ps. XLIX et XIV*); mais seulement un cœur droit et des mains pures; où il promet une demeure éternelle sur la sainte montagne à quiconque sera juste, sans exiger la circoncision, ni aucune alliance avec la maison de Jacob, ni aucune purification légale.

Tous ces endroits, qui sont d'une conséquence infinie, et qu'il faut remarquer avec soin, expliquent toute la loi, et font voir qu'elle n'est qu'une préparation et une attente par rapport à Jésus-Christ dont la grâce seule peut changer les hommes, tout autre moyen n'étant capable ni de les réconcilier avec Dieu ni de les convertir.

Dans le premier chapitre d'Isaïe, Dieu ruine tous les appuis de la Synagogue, comme faibles et inutiles. Il s'applique à ôter aux Juifs la confiance qu'ils mettaient dans la terre promise, qui est livrée en proie aux étrangers; en la race d'Abraham qui est une race pécheresse et un rejeton de Sodome, dans les sacrifices qui lui font horreur, dans les fêtes qui ne sont que des assemblées d'importuns. *Qu'as-tu fait, dit Dieu, de cette multitude de victimes que vous m'offrez? Tout cela n'est à dégoûter. Je n'aime point les holocaustes de vos bœufs, ni la graisse des victimes les plus grasses, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Lorsque vous veniez devant moi pour soulever des pieds mes parvis, qui a demandé que vous eussiez ces dans dans les mains? Ne m'offrez plus le sacrifice vain et frivole de la pure farine, l'encens n'est en abominable... Je hais vos solennités des premiers jours de mois et toutes vos autres fêtes, elles me sont à charge, je suis las de les souffrir.*

Voilà tous les secours que la loi peut fournir, voilà tout ce qu'elle a de plus efficace et de plus auguste, c'est là tout ce qu'elle renferme de plus pur, de plus parfait et de plus saint. Dieu néanmoins rejette tout cela et n'en excepte rien. Il condamne ce qu'il y a de plus recommandable et de plus précieux. La multitude des sacrifices le dégoûte, l'excellence des victimes lui déplaît, la foule des adorateurs l'importune; il déteste le parfum, il a en horreur les oblations, il hait les fêtes solennelles, il proteste qu'il ne veut rien de tout cela, qu'il ne l'a jamais demandé, et il défend qu'on lui offre rien de pareil, comme si lui-même ne l'avait point ordonné.

Ces expressions si précises et si étonnantes ne peuvent-elles pas que la loi avec tout ce qu'elle renferme de plus puissant et de plus salutaire, n'est pas la source de la vraie justice, et qu'elle ne peut jamais le devenir? Car si elle avait jamais justifié



quelqu'un par elle-même, ou qu'elle fût destinée à justifier un jour les hommes, Dieu aurait-il pu la rejeter et en parler comme il a fait et avec les notes qu'il a données à tout ce qu'elle a de plus vénérable et de plus sacré?

Si l'Apôtre a fort bien conclu de ce que l'ancien Testament vieillissait, qu'il devait donc être aboli, finit tout ce qui passe et vieillit est proche de sa fin; *Quod autem antiquatur et senescit, prope interitum est* (Hebr. VIII, 13). L'Écriture aussi nous donne lieu de conclure que si Dieu déclare qu'il est lassé du culte judaïque, il ne durera donc pas toujours; que s'il lui est odieux et désagréable, ce n'est donc pas le moyen de lui plaire et de se réconcilier avec lui; que s'il ne peut rien espérer dans ceux qui l'observent avec le plus de soin, ce n'est donc pas la voie établie pour donner la justice; que s'il n'a pas demandé toutes ces observances légales, il ne les voulait donc pas par elles-mêmes, mais pour une autre fin. Il en désirait donc d'un autre ordre dont celles-là n'étaient que les ombres et les attentes, et par conséquent l'abolition de l'ancien Testament établit le Nouveau; l'inutilité de la loi prouve la nécessité de la foi, et l'exclusion de toutes les observances mosaïques conduit à la grâce de Jésus-Christ, unique principe de toute justice, et fait perdre la confiance que l'on mettait dans les œuvres et dans les cérémonies vides et superficielles.

En effet, si la loi était capable de justifier, Dieu en condamnant les souillures par lesquelles les hommes en profanaient la sainteté, les aurait adressés à elle pour s'en purifier. En leur ordonnant de se laver, *lanonini*, est-ce à l'eau lustrale et aux eudres de la génisse qu'il les renvoie? Veut-il qu'ils attendent leur réconciliation avec lui du bouc immolé pour le péché; et qu'ils aillent chercher dans la vertu du sang des taureaux l'expiation de leurs crimes? N'est-il pas clair qu'il congédie la loi avec tout son attirail, comme impuissante et comme vaine? En prescrivant au pécheur ses remèdes, il n'en marque aucun de ceux que la loi fournit. Il rappelle l'homme au dedans de son cœur; il l'invite à se purifier, mais des souillures de la mauvaise conscience, et par une aspersion tout intérieure et toute spirituelle dont parle saint Paul: *Approchons-nous de Dieu avec un cœur vraiment sincère, et avec une pleine foi, ayant le cœur purifié des souillures de la mauvaise conscience, par une aspersion intérieure* (Hebr. XI, 12).

Si vous aimez les sacrifices, dit David (Ps. L), je vous en offrirais; mais les holocaustes ne vous sont point agréables. De quel droit David, coup-ble d'adultère et de meurtre, ose-t-il se dispenser d'offrir à Dieu des victimes pour l'expiation de ses crimes? Un pécheur né sous la loi et assujéti à toutes ses observances, d'où a-t-il appris que les holocaustes ne sont point agréables à Dieu? Par quelle lumière a-t-il vu l'impuissance de tous les sacrifices judaïques pour la justification, et leur en substitue-t-il un intérieur, tout spirituel et évangélique? *L'esprit affligé*, dit-il,

*est le sacrifice que Dieu demande. Vous ne méprisez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et brisé de douleur.*

Le psaume XLIX contient la même doctrine. Dieu y déclare aux Juifs qui portaient l'exactitude sur les sacrifices jusqu'au scrupule, que ce n'est point sur cette matière qu'ils s'arrêteront quand il viendra les juger, parce que le véritable objet de sa volonté n'a jamais été cette multitude de victimes qu'ils croient lui être agréables: *Ce ne sera point par rapport à tes sacrifices que je te jugerai; car je ne vois autre chose dans tous les temps que tes holocaustes* (Ibid., 8.). Dieu leur fait sentir qu'ils lui font injure, s'ils croient soulager ses besoins par leurs offrandes; et s'ils prétendent lui donner ce qu'ils ne tiennent que de sa libéralité: *Je n'ai point besoin de recevoir de toi des vœux pris dans la maison... Si j'ai faim, ce n'est pas à toi que je le dirai; car tout le monde, avec tout ce qui le remplit, est à moi* (Ibid., 9.).

Mais si Dieu regarde les sacrifices de la loi comme inutiles et même comme injurieux à sa grandeur, à moins qu'ils n'aient une fin plus sublime, que devient toute la loi particulière aux Juifs, et dont Moïse a été le ministre? Que devient le sacerdoce d'Aaron, si les sacrifices sont comptés pour rien? Que devient le tabernacle et le temple qui lui a succédé, si les victimes et le sacerdoce destiné à les offrir sont inutiles? Où sont les fêtes d'Israël? Où est l'espérance d'être justifié par le sacrifice solennel de l'expiation? Où est le culte public? Toutes les observances légales sont abolies dès que Dieu ne veut pas seulement examiner si l'on y a été fidèle. Toute la confiance du Juif disparaît, dès que son Juge lui ôte toutes les choses où il l'avait mise.

Dans le prophète Isaïe (LXVI, 1, 2, 3), Dieu s'applique à ruiner encore plus fortement toute la vaine confiance que le Juif mettait dans le temple et dans les sacrifices qu'il y offrait: *Voici ce que dit le Seigneur: Le ciel est mon trône, et la terre est mon marchepied. Quelle maison me bâtirez-vous, et où me donnerez-vous un lieu de repos? C'est ma main qui a créé toutes ces choses, et elles sont toutes, parce que je les ai faites, dit le Seigneur. Mais «r oui jeterai je les yeux sinon sur le pauvre, qui a le cœur brisé et humilité, et qui écoute mes paroles avec tremblement? Celui qui immole un bœuf est comme celui qui tuerait un homme. Celui qui sacrifie un agneau... est comme celui qui assommerait un chien. Celui qui fait à Dieu une oblation est comme celui qui offrirait à Dieu le sang d'un porc; et celui qui se souvient de brûler de l'encens est comme celui qui adorait une idole.*

Ces passages et plusieurs autres semblables, où le Messie n'est pas seulement nommé, l'annoncent plus clairement que ceux qui présentent sa venue. Ils apprennent que tout est inutile sans lui. Ils dérompent les hommes de la fausse espérance qu'ils seraient capables d'avoir, ou dans eux-mêmes, ou dans la loi. Ils découvrent la fausse justice et promettent celle de l'Évangile; et il est du devoir d'un homme de bien, quand il les explique, de montrer leur étroite liaison

avec Jésus-Christ, que la loi invoque elle-même, et sous lequel elle avertit qu'elle n'est rien. Cette règle n'a point d'exception; et l'on ne se trompera jamais en voyant Jésus-Christ partout où la loi, ses sacrifices et ses cérémonies sont regardés comme insuffisants.

## RÈGLE XII.

*Il y a certaines prédictions des prophètes qui sous les mêmes termes embrassent des événements très différents et très-éloignés les uns des autres.*

On peut encore ajouter une règle qui sert comme les autres de fondement au sens spirituel. Elle consiste à observer certaines prédictions des prophètes qui, par les mêmes traits et les mêmes expressions, désignent des événements très-différents, et quelques-fois même séparés par de longs intervalles de siècles, dont les uns sont l'image et le gage des autres; et qui, après avoir paru accomplis, sont rappelées dans les Écritures et surtout dans l'Apocalypse comme nouvelles et comme regardant l'avenir; car il est dès lors manifeste que le premier sens qu'on leur attribue n'est point le seul, puisqu'il est passé, et qu'elles en reçoivent encore un second, puisqu'il n'est pas encore accompli. Quelques-unes de ces prophéties sont aisées à reconnaître; et les autres sont plus légèrement marquées; mais elles n'échapperont pas à un esprit attentif. Il n'est point ici question ni du sens qu'elles ont dans l'Apocalypse, ou dans les autres livres de l'Écriture, ni de celui qu'elles ont dans les prophètes plus anciens d'où elles paraissent tirées; mais seulement de la précaution qu'on doit avoir en les expliquant, pour ne point exclure l'un des sens par l'autre, et pour conserver le spirituel, qui est prophétique, aussi bien que le littéral.

Les exemples de ces sortes de prophéties sont fréquents. Dans le psaume II, Dieu déclare à son fils que tous ses ennemis ne seront en tout temps que de fragiles vases de terre qui s'attaqueront à un sceptre de fer, et qu'il lui sera aussi facile de briser et de réduire en poudre qu'il leur sera impossible d'en parer le coup et de se rétablir. *Vous les briserez avec une verge de fer; et vous les romprez en pièces comme un vase d'argile* (Ps. II, 1-9).

Jésus-Christ a fait sentir aux Juifs les premiers coups de sa verge de fer, en détruisant pour jamais leur sacerdoce et leur royauté, en brûlant leur temple et leur ville; en envoyant ses armées, dont les empereurs n'étaient que les lieutenants, pour exterminer des vigoureux homicides qui avaient cru pouvoir se maintenir dans l'héritage usurpé en tuant l'héritier (Matth., XXII, 7; Id., XXI, 41).

Les césars pendant trois siècles ont pris les mesures les plus habilement concertées, ont dicté les arrêts les plus foudroyants, ont exercé les cruautés les plus barbares pour combattre le règne de Jésus-Christ; et ils sont tous péri misérablement. Dans la dernière et la plus cruelle persécution, quatre princes ne s'occupèrent pendant dix ans qu'à étouffer le christianisme.

S S. XXVII.

Ils convertirent tout l'empire romain en une sanglante boucherie; ils tournèrent contre les serviteurs de Dieu et de son Christ les armes des légions romaines, destinées à défendre l'État; et ils s'applaudissent déjà d'une victoire parfaite sur des ennemis qui n'opposaient que la patience et la fuite.

Mais dans le temps même qu'ils se flattaient d'avoir anéanti l'Évangile et d'avoir porté l'idolâtrie au comble de la puissance et de la gloire, Jésus-Christ brisa l'épée de ces fiers maîtres du monde. Il extermina en peu de mois ou d'années six empereurs et césars, avec toute leur postérité et tous leurs amis. Dioclétien, Maximien Hercule, Maximien Galère, Maximin Dèce, Maxence, Licinius, disparurent tout d'un coup comme une poudre légère. Satan, qui s'était placé dans les astres pour s'y faire adorer, en fut précipité comme un éclair. Ses temples furent rasés, ses autels renversés, ses statues brisées ou fondues; et l'idolâtrie honteuse et tremblante fut bannie de l'univers qu'elle avait si longtemps souillé, et contrainte de cacher dans les antres ses superstitions ridicules et ses infamies.

Ce n'était point encore assez pour faire une réparation pleine au sceptre de Jésus-Christ. Toute puissance qui avait eu le malheur de le combattre devait être exterminée. L'épée des empereurs, en trempant dans le sang des martyrs, avait contracté une tache qui ne put être effacée par le bon usage que les successeurs en firent, et l'empire romain était béri d'un anathème qui le condamna lui-même à être brisé et détruit; parce que le sang des prophètes et des saints s'était trouvé en lui: *Et in eis sanguis prophetarum et sanctorum inventus est* (Apoc. XVIII, 24). La voix de ce sang appela de toutes parts les nations barbares pour le venger. Les Goths, les Vandales, les Huns, les Francs, les Lombards accoururent à l'envi pour lui prêter leur ministère. Ils renversèrent l'empire romain jusqu'àux fondements, et en effacèrent jusqu'aux traces.

Mais après ce double accomplissement si éclatant et sur les Juifs et sur les Gentils, l'Apocalypse rappelle encore cette prophétie du psaume comme si elle n'avait point été accomplie; et nous apprenons que le dernier usage que Jésus-Christ fera de cette verge de fer contre les injustes est réservé à la fin du monde. *Il sortira de sa bouche, est-il dit de Jésus-Christ, une épée tranchante des deux côtés, pour frapper les nations: car il les gouvernera avec une verge de fer; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu tout-puissant* (Apoc., XIX, 15).

Jésus-Christ associera à ce redoutable privilège tous ses fidèles serviteurs: *Quiconque, dit-il, aura vaincu et aura persévéré jusqu'à la fin dans les œuvres que j'ai commandées, je lui donnerai puissance sur les nations. Il les gouvernera avec un sceptre de fer; et elles seront brisées comme des vases d'argile, selon que j'ai reçu moi-même ce pouvoir de mon père* (Apoc. II, 26, 27 et 28).

Dieu, en contractant l'alliance solennelle avec les

(Trois.)



enfants d'Israël au pied du mont Sinai, réduit toutes les promesses qu'il leur fait à ces paroles : *Vous serez de tous les peuples celui que je posséderai comme mon bien propre ; vous serez mon royaume et mes prêtres ; vous serez la nation sainte* (Exode, XIX, 5). Mais saint Pierre, sans avoir égard à ce traité fait avec le peuple juif, transporte tous ces droits et tous ces titres aux chrétiens et n'y voit que les privilèges de l'alliance nouvelle. Car opposant les chrétiens aux Juifs incrédules, à qui Jésus-Christ a été une occasion de scandale, il ajoute aussitôt : *Mais quant à vous, vous êtes la race choisie, l'ordre des premiers rois, la nation sainte* (I Pierre, II, 9). Saint Jean de même, dans l'Apocalypse, envisage comme le principal fruit de la mort du Sauveur, de nous avoir faits rois et prêtres de son père. Jésus-Christ, dit-il, nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits rois et prêtres de Dieu son Père (Apoc., I, 6). Et il nous apprend en même temps que ce ne sera qu'après la mort que les justes entrèrent en pleine possession de cette royauté et de ce sacerdoce. Car après avoir parlé des âmes des martyrs qui ont été égorgés pour Jésus-Christ, il assure que la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux : *mais qu'ils seront prêtres de Dieu et de Jésus-Christ, et qu'ils régneront avec lui* (Apoc., XX, 4 et 6).

Dieu promet encore aux Israélites dans le Lévitique (III Lett., XXVI, 11, 12), comme une faveur particulière, qu'il établira au milieu d'eux sa demeure pour jamais ; qu'il se promènera au milieu d'eux, qu'il sera leur Dieu, et qu'ils seront son peuple.

Et saint Paul déclare que ces paroles s'adressent aux chrétiens, et que ce sont eux que Dieu a eus en vue dans cette promesse : *Vous êtes, dit-il aux fidèles de Corinthe, le temple de Dieu vivant, comme Dieu dit lui-même : J'établirai ma demeure en eux, et je m'y promènerai. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple* (II Cor., VI, 16). Mais ce n'est qu'après que le monde est jugé et détruit, ce n'est qu'après qu'une nouvelle terre et de nouveaux cieux ont été substitués aux anciens que cette promesse reçoit son véritable accomplissement. Ce n'est que lorsque la nouvelle Jérusalem descend du ciel toute brillante de gloire, et parée comme une épouse (Apoc., XXI, 3) que saint Jean entend une voix partie du trône qui lui dit : *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu demeurant lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu.*

L'Apôtre, pour exhorter les chrétiens de son temps à se séparer de la corruption de ce monde (II Cor., VI, 17), répète les mêmes paroles que Dieu semblait n'avoir fait écrire dans Isaïe que pour avertir les Juifs captifs à Babylone de sortir de cette ville avant que Cyrus vint mettre le siège (Isai. LII, 11). Et non obstant ces deux accomplissements si différents, et si éloignés l'un de l'autre, l'esprit de Dieu dans l'Apocalypse y donne une nouvelle étendue et une plus grande force (Apoc., XVIII, 4), en ordonnant

aux justes qui ont le caractère de l'agneau de sortir de la grande Babylone, qui est le monde réprouvé, avant qu'elle soit condamnée et précipitée, afin de n'être pas punis comme complices de ses crimes.

Il faudrait transcrire l'Apocalypse tout entière, si l'on en voulait rapporter tous les exemples de ce genre ; car elle est le précis de toutes les Écritures, l'abrégé de tous les prophètes, le parfait accomplissement de toutes leurs prédictions. Elle est un tissu continu de leurs expressions, un assemblage des images, des comparaisons, des figures qu'ils emploient. Elle est le dernier point de vue où tous les traits répandus dans tous les autres écritures sacrés viennent se réunir, et où presque tous les événements déjà arrivés dans le cours des siècles et rapportés dans l'histoire sainte sont rappelés de nouveau, et servent à peindre, par une merveilleuse fécondité, les derniers événements du monde et à marquer le véritable accomplissement de toutes les Écritures.

C'est le jugement qu'en a porté l'illustre Bossuet, évêque de Meaux, dans sa belle préface sur l'Apocalypse. « Nous retrouvons, dit-il, dans le grand apôtre saint Jean, l'esprit de tous les prophètes et de tous les hommes envoyés de Dieu. Il a reçu l'esprit de Moïse, pour chanter le cantique de la nouvelle dévotion au peuple saint (Apoc., XV, 3 ; ib. XI, 19 ; ib. VIII, 3) ; et pour construire à l'honneur de Dieu une nouvelle arche, un nouveau tabernacle, un nouveau temple, un nouvel autel des parfums. Il a reçu l'esprit d'Isaïe et de Jérémie pour décrire les plaies de la nouvelle Babylone, et étonner tout l'univers du bruit de sa chute (Ibid., XVI, 17 et 18). C'est par l'esprit de Daniel qu'il nous découvre la nouvelle bête, c'est-à-dire le nouvel empire, ennemi et persécuteur des saints, avec sa défaite et sa ruine. Par l'esprit d'Ézéchiel il nous montre toutes les richesses du nouveau temple où Dieu veut être servi, c'est-à-dire et du ciel et de l'Église (Ibid., XXI et XXII).... Tous les hommes inspirés de Dieu semblent y avoir apporté tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus grand, pour y composer le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer de la gloire de Jésus-Christ ; et on ne voit nulle part plus clairement qu'il était vraiment la fin de la loi, la vérité de ses figures, le corps de ses ombres, et l'âme de ses prophéties. »

Ce caractère de rappeler des événements déjà arrivés pour prédire l'avenir n'est point particulier à l'Apocalypse seule, quoiqu'il y domine. On en peut remarquer des exemples dans les autres livres de l'Écriture, dans lesquels, comme parle encore ce saint évêque, « ce que l'on verra clairement qu'il y faudra trouver ne laissera pas d'être caché sous un sens déjà accompli et sous des événements déjà passés. »

Saint Paul dans l'Épître aux Hébreux, citant ces paroles du psaume XCIV : *Je leur ai juré dans ma colère qu'ils n'entreraient point dans mon repos* (Heb., IV, 11), démontre qu'elles ne peuvent s'entendre ni de

serment par rapport à la terre de Chanaan, ni du repos que les Israélites y trouvèrent ; mais qu'elles annoncent clairement l'entrée dans le royaume du ciel et dans le repos éternel, qui est seul digne d'être appelé le repos de Dieu. Car il prouve que s'il ne s'agissait que de la terre de Chanaan, comme il y a longtemps que Josué en a fait le partage entre les tribus, la promesse serait accomplie (Heb., IV, 8), et que Dieu ne parlerait point après tant de siècles du lieu de son repos, comme n'étant encore que montré et promis. C'est assez pour cet apôtre que ces événements soient passés et que David en parle de nouveau pour conclure que les premiers étaient simplement des figures et que le véritable objet du prophète regarde l'avenir, et répond seul à sa pensée, comme étant la réalité des figures. C'est une clé d'un grand usage qu'un tel principe ; et quand on sait l'employer, on découvre dans les prophètes beaucoup de choses futures qui paraissent n'être que le récit du passé.

Le prophète Isaïe, dans le chapitre onzième, peint clairement le premier avènement de Jésus-Christ, par tous les traits les plus propres à le représenter. Il parle de l'origine temporelle qu'il tirera de la racine de Jessé. Il marque le caractère de son règne et des sujets qu'il se formera. Il prédit par quels moyens il établira son empire et l'étendra ; de quels dons il enrichira son Église ; de quelle paix il la fera jouir, malgré la diversité des parties qui la composeront ; et comment sa parole seule lui suffira pour lui assujettir toutes choses et pour détruire tous ses ennemis. *Il frappera la terre par la verge de sa bouche ; et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres* (Isa., XI, 4).

Il est néanmoins évident que cette prédiction ne doit point être limitée au seul ministère public du Fils de Dieu pendant sa vie mortelle, puisque saint Paul se sert de ce passage pour prouver une impor-

tante vérité, qui regarde les derniers temps de l'Église c'est-à-dire la défaite de son plus dangereux ennemi, et pour la violence et pour la séduction : *Alors se découvrira l'impie, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa présence* (II Thess. II, 8). D'où il est manifeste que cette prophétie d'Isaïe renferme dans son étendue tout ce que Jésus-Christ devait faire dans le cours de tous les siècles, pour protéger son Église contre les différents ennemis qui la combattaient ; et principalement sa dernière victoire contre son dernier ennemi, par laquelle il mettra le comble à toutes ses autres victoires.

L'abomination de la désolation prédite par Daniel paraissait avoir été portée jusqu'aux dernières extrémités par Antiochus Épiplanes (Dan., XII, 11) ; et tous les traits de la prophétie semblaient être épuisés par les malheurs dont il accabla Jérusalem et toute la nation sainte. Néanmoins Jésus-Christ la cite, comme n'étant pas encore accomplie (Math. XXIV) ; et il parle d'un autre accomplissement plus éclatant sous Titus et Vespasien, et plus conforme aux vues du prophète. Il donne même ce second accomplissement comme une image et comme une prédiction d'un troisième, encore plus terrible et plus étendu, qui n'enveloppera pas la seule ville de Jérusalem ni la seule nation juive, mais toutes les nations et le monde entier ; et qui n'aura son effet qu'à la fin des siècles.

Il n'y a personne qui ne sache que la plupart des prophéties qui semblaient ne regarder qu'Élie, ont déjà été vérifiées dans saint Jean-Baptiste ; et qu'elles le seront encore un jour dans ce prophète, lorsqu'il viendra rétablir les tribus de Jacob, et ramener les enfants incrédules à la foi de leurs pères (Math. XVII, 11, et XI, 14 ; Marc. IX, 11 ; Luc. I, 17 ; Malach. IV, 5, et III, v. 1).

## APPLICATION

### DES RÈGLES PRÉCÉDENTES AU RETOUR DES JUIFS.

Comme le retour général des Juifs et leur rappel à la foi, tant de fois prédit et figuré dans l'Ancien Testament, et attesté d'une manière si authentique par saint Paul dans l'Épître aux Romains (Ch. XI), est une matière très-importante et qui embrasse diverses parties des Écritures, on a cru qu'il serait utile d'en réunir les principes sous un seul point de vue, et de représenter avec ordre certaines vérités qui en sont le fondement et la preuve, et qui fourniraient une nouvelle occasion de mettre en usage la plupart des règles précédentes.

*Dieu a promis de conserver le peuple d'Israël jusqu'à la fin des siècles par une protection miraculeuse.*

1<sup>o</sup> VÉRITÉ. Il est clairement prédit dans les Écritures que le peuple d'Israël subsistera toujours au milieu de ses châtiments et de sa misère, et que Dieu le conservera jusqu'à la fin des siècles par une protection miraculeuse. (1) « Voici ce que dit le Seigneur,

(1) Hier dicit Dominus creans te, Jacob, et formans te, Israel : Noli timere, quiis redemti te, et vocavi te nomine tuo : meus es tu. Cum transieris per aquas, tecum ero, et